

### *Hommage au professeur André Rivier<sup>1</sup>*

Pour moi, André Rivier n'était pas d'abord un helléniste, c'était un être humain dont la tâche professionnelle consistait à enseigner le grec. C'est cette primauté de l'humain qui faisait sa force et donnait valeur à son enseignement.

On le sait assez, le grec est dans une situation difficile. Nietzsche disait qu'une société forte ne s'interroge pas sur ses valeurs. Or, la société des hellénistes se demande pourquoi le grec. Elle répond, bien sûr, mais ses réponses ne satisfont pas tout le monde. Dans un tel domaine, comme peut-être dans tous les domaines importants, la seule réponse probante est une réponse existentielle : je ne sais pas si le grec comme concept abstrait est vivant ou mort ; je sais au moins que le grec, enseigné par André Rivier, était vivant.

Comme étudiants, nous nous attendions à voir notre professeur argumenter longuement et périlleusement, dès la première leçon, pour défendre pied à pied la valeur de l'hellénisme et des études grecques. Il n'en fut rien. Car la culture, l'humanisme, ne sont pas des théories qui se prouvent à coups d'arguments ou d'arguties. Ils sont la conséquence d'une conviction, vécue avant d'être discutée. Chez André Rivier, quelle était cette conviction ? Que les Grecs peuvent nous aider à n'être pas barbares. Autrement dit, qu'une certaine permanence humaine existe, et que, si c'est d'abord lui-même que l'homme d'aujourd'hui doit comprendre, il peut le faire, au moins pour une part, à travers l'étude d'un autrui particulier, le grec. Fort de cette conviction, dont je dirai tout à l'heure comment elle se traduisait dans la pratique de ses cours, André Rivier n'était cependant pas quelqu'un qui aurait fait du grec sans plus jamais se demander pourquoi, ou qui se serait contenté d'une sorte d'hellénisme infus. Non, il acceptait de mettre en jeu ses idées, jusqu'aux plus fondamentales. Mais ces mises en question se jouaient sur un fond de certitude, qui, d'une certaine façon, leur permettait d'autant mieux d'être radicales.

Sa supériorité sur nous ne résidait pas dans un savoir supplémentaire (qu'il détenait bien sûr, faut-il le dire), mais dans cette certitude, enrichie par la connaissance, et grâce à laquelle il affrontait nos problèmes contemporains. Il répétait souvent cette phrase, qui en dit long : « Le professeur ne doit pas être le premier de sa classe. » Et cela voulait dire : le professeur ne doit pas savoir plus, il doit savoir autrement. Son avoir est un être.

Dans les cours d'André Rivier, comment une telle vision se manifestait-elle ? Est-il concevable de parler de littérature grecque de façon précise, détaillée, parfois technique, tout en ramenant l'étudiant à son être profond, tout en l'aidant à vivre ses préoccupations d'aujourd'hui ? Cela est concevable. André Rivier y parvenait à travers la forme donnée à ses exposés, et grâce à leur contenu sous-jacent.

Quand je parle de forme, je devrais surtout parler de ton. André Rivier était un enthousiaste, il attaquait ses sujets comme des énigmes passionnantes, il procédait par questions pressantes, par suspens, par élans. Dans ses cours, nous n'avions pas à enregistrer, mais à découvrir. Une connaissance nouvelle, ce n'était pas cinq lignes de plus dans nos notes, c'était une exclamation intérieure. Quel que fût le sujet traité par André Rivier, nous avions l'impression d'explorer le passé sous sa conduite, et non pas d'écouter le récit d'une exploration.

Je garde également un souvenir reconnaissant à André Rivier pour la façon dont il savait nous acclimater à l'Université quand nous étions nouveaux étudiants. Dans les débuts, beaucoup de choses nous rebutaient ou nous effrayaient. Nous qui, jusqu'à présent, avons eu un accès très simple aux œuvres aussi bien qu'à leurs auteurs, et croyions naïvement qu'ils vivaient d'une existence indépendante, nous comprenions bientôt que les choses n'étaient pas si simples : l'auteur ou l'œuvre étudiés disparaissaient rapidement sous une masse de littérature, secondaire

---

<sup>1</sup> André Rivier fut mon professeur à l'Université de Lausanne ; il dirigea mon mémoire de licence (également publié sur ce site), puis ma thèse de doctorat, jusqu'à sa mort brutale en 1973. Un hommage lui fut rendu, au cours duquel s'exprimèrent ses anciens collègues, ainsi que l'ancien étudiant et assistant que j'avais été.

par le nom, primordiale par le poids. Une masse écrasante en même temps qu'abstraite. André Rivier savait apprivoiser pour nous cette matière redoutable. Il riait de nos airs inquiets, et nous disait : « La grammaire Kühner-Gert, les scolies alexandrines, les commentaires de Didyme, les papyrus d'Oxyrhynque, cela existe concrètement, on peut le voir, le toucher ; n'ayez pas peur, cela va vous aider, non vous écraser. » À chacune de ses leçons, il amenait un de ces redoutables volumes, l'ouvrait devant nous, le déployait, le dominait, l'exorcisait avec humour. C'est ainsi que nous étions même parvenus, grâce à lui, à ne point trop craindre le monstre entre les monstres, l'hydre aux cent têtes, sous la tyrannie duquel Platon lui-même se met à parler allemand, j'ai nommé la *Real-Encyclopädie der Altertumswissenschaft*. C'est ainsi surtout que tous nos instruments de travail demeuraient à leur rang d'instruments, au service d'une fin qui demeurait toujours présente, même aux moments les plus arides d'un exposé. Cette fin, qui était la littérature et la pensée grecques.

Si j'en viens maintenant à cette littérature et à cette pensée, comment André Rivier nous les rendait-il vivantes ? Pourquoi, comment finissait-il presque toujours par nous ramener à nos interrogations d'aujourd'hui ? Il ne faudrait pas croire que ses cours se dissipent en perpétuels rapprochements ou allusions plus ou moins forcées à la réalité moderne. Non, ils étaient bel et bien centrés sur leur sujet, Aristophane, Callimaque ou Sophocle. Mais, à la fin de chaque leçon, ou presque, on sentait que le cours allait s'ouvrir, se déployer soudain vers nous. Pendant toute l'heure, nous sentions cette ouverture prochaine, nous percevions les germes du présent. Et soudain cela venait, un brusque coup de sonde dans l'aujourd'hui, comme pour confirmer que notre monde moderne n'avait jamais cessé d'exister, là, à fleur d'antiquité.

C'est ainsi que la double fonction de poète et de critique revendiquée par Callimaque fut soudain rapprochée — et de façon convaincante — des exigences baudelairiennes. C'est ainsi qu'à propos des origines de la comédie, nous sommes entrés dans les sociétés primitives — mais contemporaines — sous le regard de Mircea Eliade et de Lévi-Strauss. C'est encore ainsi que, parlant d'Œdipe qui s'éprouve coupable à la suite d'un acte pourtant involontaire, notre professeur évoqua devant nous ce soldat rentrant de la Deuxième Guerre mondiale, qui, à force de serrer contre lui son enfant en bas âge, dans sa joie frénétique de l'avoir retrouvé, finit par l'étouffer, et s'écrie : « J'ai tué mon fils ! » Non, décidément, nous ne quittons pas l'humanité pour un vain humanisme.

Et puis, de façon générale, il suffisait à André Rivier de laisser transparaître sa sensibilité devant une œuvre antique pour que l'œuvre, à travers l'émotion, nous devienne contemporaine. Un jour, nous lisions un poème évoquant le chant nocturne du rossignol. Notre professeur nous demanda si nous avions déjà entendu nous-mêmes un tel chant. Et, comme il était pudique, il ajouta : « C'est quelque chose d'étonnant. » Nous avons tous compris qu'à la place d'« étonnant », il fallait entendre « émouvant ».

Oui, la culture, l'humanisme, c'est aussi cela : savoir entendre, à travers les siècles, le chant du rossignol. André Rivier n'a certes pas donné cette définition de la culture ; je doute même que, dans tous ses cours, il ait une seule fois décrété explicitement ce qu'elle était pour lui. Mais implicitement, et d'autant plus fortement, il n'a cessé de nous dire que la culture était la connaissance au service de la conscience, et que l'hellénisme, c'était l'homme d'hier au service de l'homme d'aujourd'hui.

Bien sûr, nous n'avons jamais fini de nous demander « pourquoi la Grèce », à la façon de la société évoquée par Nietzsche, et qui se demande pourquoi ses valeurs. Nous n'avons pas fini de nous traîner dans la décadence et de vivre le déclin de l'Occident. Mais André Rivier nous a montré que notre civilisation, tout comme une personne ni pleine conscience, pouvait, au plus fort de son autocritique, essayer de croire en elle-même. Il nous a montré que se pencher sur son passé, ce n'est pas nécessairement y tomber.

Jusqu'à l'été dernier, je n'avais jamais mis les pieds sur le sol grec. En montant pour la première fois sur l'Acropole, je craignais que la réalité des ruines réduise à l'état de mythe une Grèce par trop idéalisée. Je craignais que les yeux des Cariatides ne soient vides, que les colonnes du Parthénon ne saignent pas sous l'ongle ; je craignais que la dernière et la seule renaissance des dieux grecs ne soit ce redoutable phénix militaire des timbres-poste. Mes craintes ne concernaient au fond que moi-même : car si nous avons du sang dans les veines, les veines du marbre aussi saigneront. Et si nos regards ne sont pas vides, les yeux des Cariatides nous parleront sûrement d'humanité. La Grèce sera ce que nous la ferons. Non seulement André Rivier

nous l'a rendue vivante, mais encore il nous a donné l'intense désir qu'elle ne meure pas.

Ni l'enseignement, ni surtout la présence humaine d'André Rivier ne seront perdus pour nous, je le promets.